

XYZ. La revue de la nouvelle



La potence

Serge Sanchez

Numéro 9, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sanchez, S. (1987). La potence. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (9), 60–63.

Serge Sanchez

La potence

C'est une histoire de l'ancien temps.

Elles étaient là, une quinzaine de familles venues d'Espagne jusqu'en Afrique. Pour une misère, ces gens avaient acheté quelques hectares de désert. Une misère contre une autre en vérité. Ils avaient donc ficelé leurs meubles et leurs coffres sur des charrettes et étaient venus se planter dans ce pays où les couchers de soleil sont beaux mais interminables. Ils se trouvaient une quarantaine assis en rond au milieu de cet endroit tout plat. Ils se regardèrent dans le blanc des yeux.

— On est là, avait dit l'un en crachant sa chique parmi les pierres, y'a pas un gramme d'arbre où poser son cul!

— Hé bien, il faut y aller maintenant qu'on est là! avait dit un autre.

C'est tout.

Alors les femmes ont confectionné des lits et tout le monde a dormi comme ça, à la belle, au jour le jour, pendant longtemps. On construisit ensuite quelques abris de terre mais le choléra se mit dedans. Le choléra sortait d'une espèce de mare dans laquelle stagnait une eau poisseuse qu'on tirait à grands seaux.

«De l'eau, ça c'est notre chance! avait dit Augustin lorsqu'on l'avait découverte, on va pouvoir creuser un puits!» Ainsi l'on but le poison à pleines gorges car le puits était sourcé aux enfers: son eau enflammait les intestins et asséchait le corps qui se racornissait comme une feuille de papier jetée à la braise. Mais *basta!* Il y avait à présent un cimetière, rien de bien méchant, mais cela donnait aux maisons l'allure d'un vrai petit village.

L'affaire dont je veux vous parler, ce n'est pas ça. C'est une histoire qui a rapport avec l'homme que je veux vous raconter. Or, à cette époque, les hommes de ce pays avaient encore du sang dans les veines et

de l'alcool en proportion égale pour ainsi dire. Et les femmes aussi! Et je peux vous assurer que le whisky donne du tempérament. Tout le tempérament qu'il faut pour édifier des églises, racler la terre et planter des forêts là où il n'y a rien. Tout a donc commencé quand on a arrêté ce Hollandais crasseux. Réellement, c'était un type déplaisant! Un grand échalas avec des cheveux jaunes, un sale coyote mal rasé, un putain d'étranger!¹

Bref, un jour on le trouve dans une bergerie, à quatre pattes avec les moutons et la bergère qui était aussi la femme d'Augustin; et tout ce monde nu comme ma main.²

On les attrape. Y'en a un qui crache par terre et puis il dit: «Ah ça! On va les pendre!» Les pendre, normalement c'était vite fait. Une corde, un arbre et c'est fini. Mais là, problème, y'avait pas d'arbre. C'était encore le désert je vous dis, plat comme une lame de sabre! C'est parti de là.

Ce patagon de la Hollande habitait dans un taudis bricolé avec quelques planches mal arrimées qui claquaient au moindre vent comme des voiles de bateau. C'était le seul bois disponible pour construire une potence. On arrive là en procession; on arrache les murs et les parquets. Toute cette pourriture se détachait à coups de pieds. Puis on choisit un endroit un peu élevé, à l'écart du village, pour que tout le monde les voit se balancer depuis la grande rue. Pour qu'ils servent d'avertissement. Et nous voilà partis avec du bois et une caisse de scotch soutirée dans la réserve du Hollandais.

La potence est dressée en deux temps trois mouvements. Du bon boulot apparemment. Sans rire: elle avait l'air de tenir le coup. Il ne restait plus qu'à accrocher la corde. Martinez grimpe là-haut pour faire le travail. Les autres buvaient fort. Et voilà que Martinez glisse! Il essaie de se rattraper avec les pieds, mais il tombe comme qui dirait sur la tête. On boit un coup. Le Martinez, à l'examen, il était absolument tout ce qu'il y a de plus mort. Il avait fait la plus mauvaise chute de sa vie. C'était une sacrée belle journée, je m'en souviens. Il faisait très beau et l'on ne s'était pas ennuyé une seconde.

On décida de pendre notre monde après les funérailles de Martinez qu'il fallait enterrer tout de suite à cause de la chaleur. Le temps de

1. Ouaip! ajoute le manuscrit original. Mais j'ai cru nécessaire de supprimer le Ouaip! dans cette version car il m'a paru trivial et choquant pour une oreille «lettrée».

2. Ouaip!

creuser le trou, de réciter les prières à la bonne franquette et de boire un coup avec la veuve, la nuit tombait déjà. Elle promettait d'être bien calme et bien douce. En vérité elle fut très particulière.

Augustin, lorsqu'il apprit l'affaire, battit tellement sa femme qu'il en avait mal aux mains. Il la laissa assommée, ce qui prouve bien, malgré tout, qu'il l'aimait encore. On le fit trinquer pour qu'il se calme; et trinque que j'te trinque, que la soirée passa comme ça. Martinez était enterré, le Hollandais enfermé, Augustin émèché et sa femme assommée. On peut dire que ç'avait été une rude journée. On avait fait du bon boulot, et lorsque je décidai de m'en aller dormir, il était déjà tard.

Mais comme je traversais la rue en fumant ma pipe tranquillement, je vis qu'un drôle de nuage était sur la potence qui se dressait droite au-dessus du village dans le clair de lune. Un nuage? Non, un nuage ne se balance pas comme ça en tirant la langue! C'était juste la femme d'Augustin. Elle devait être foutrement morte accrochée là-haut, car sinon, je suppose qu'elle serait descendue se dégourdir un peu les jambes. J'avais raison et lorsque je suis arrivé avec un ou deux autres pour la dépendre, elle était encore tiède mais plus question de lui plier les bras pour l'enterrer. Avec moi, il y avait Alfonso, l'Alfonso qui a pendouillé son épouse à la rambarde de son escalier avec un tablier de cuisine. De voir celle-ci dans un pareil état avait du lui travailler la cervelle. Mais passons.

Augustin fut tout de suite soupçonné. Or, sa femme avait deux frères, lesquels avaient la moustache, un fichu sale caractère et deux fusils. Un pour chacun. C'est le genre de calcul qui incite à la méfiance.

Aussi Augustin sortit une arme. Il s'agissait d'une vieille escopette. Cet instrument était très pratique car outre le fait qu'il crachait une fumée impressionnante, il pouvait aussi tirer des cailloux.

Assez rapidement, des coups de fusil ont éclaté. Il faut dire qu'à ce moment-là, tout le monde était un peu gris et dans l'énerverment chacun sortit ses arguments. On brandit même des sabres et des poêles à frire car il fallait absolument prendre parti.

Des clans se formèrent en pagaie. Les coups pleuvaient mais on ne savait d'où. Cela avait éclaté comme une rangée de pétards. Tout de suite il y avait eu deux ou trois morts et l'on sait qu'un sang ne se rachète qu'avec un autre sang. Ajoutons qu'il faisait noir comme dans un pot ce qui ne facilitait pas le travail. Ce fut une fameuse nuit, bien confuse et batailleuse, ça claquait comme du bois dans la cheminée. Certains en profitèrent pour régler de vieux comptes. D'autres expliquèrent ensuite qu'ils avaient tiré parce qu'ils avaient peur. Il est

vrai qu'il y a toujours quelqu'un pour en vouloir à votre peau. Le seul qui restait bien honnête et bien sage, c'était ce putain de Hollandais. Couché par terre, il avait l'air de dormir. Mais avec le trou qu'il avait entre les deux yeux, n'importe qui à sa place aurait eu l'air de dormir par terre.

Vous ne croyez-pas?

Les fusils fumaient encore quand l'aube s'est levée, toute cendreuse et grise. Et puis on finit par se calmer. On compta dix-sept cadavres dont celui d'une vache, et un tel nombre de bouteilles vides que cela fichait la migraine rien qu'à les voir. Pour vous finir, Augustin donne l'accolade à son beau-frère (l'autre était allongé avec la vache). Tout le monde avait les larmes aux yeux car ces deux grands benêts qui se réconciliaient, c'était une scène très émouvante.

Et puis nous avons construit ce pays, un grand pays! Et c'est un motif de fierté sans comparaison lorsque, regardant par la fenêtre de mon bureau, je vois des arbres bien alignés à l'ombre desquels, dans des vasques de marbre, les rossignols viennent boire.